

APPAREILS STRATÉGIQUES CAPITALISTES (A.S.C.) ET OLYMPISME

Patrick Vassort

L'institution sportive dans sa totalité, construite autour de deux principales institutions, olympique et footballistique a, durant les trois dernières décennies, connu des altérations flagrantes de ses fonctionnements, de ses structures, de ses calendriers, de sa puissance. Elle a connu l'accélération et l'accroissement de ses enjeux financiers, politiques, sociaux et de santé. Il n'existe plus de lieu de vie publique où elle n'apparaît modélisée. Au centre de l'institution sportive, la machinerie olympique, telle que Pierre de Coubertin la définit lui-même, est une institution froide, cynique, « silencieuse dont les rouages ne grincent pas et dont le mouvement ne s'arrête point malgré les poignées de sable que certains jettent sur elle avec autant de persévérance que d'insuccès pour tâcher d'entraver son fonctionnement. Quand l'heure vient pour le Comité International de prendre une décision, il la prend sans se préoccuper d'autre chose que du bien de l'institution dont les destins lui sont confiés... »¹. De ce point de vue la défense de l'idéologie compétitive a effectivement été âprement mise en valeur.

Mieux sans doute, les crises majeures, souvent d'apparences conjoncturelles, qui ont secoué l'institution n'ont fait que la renforcer. Des Jeux de Berlin 1936² jusqu'aux Jeux futurs de Pékin 2008, en passant par les Jeux de Mexico en 1968, ceux de Munich en 1972, les Jeux de Moscou 1980, de Los Angeles 1984 ou de Séoul en 1998, pour différentes que soient ces crises, les Jeux olympiques et le CIO (Comité international olympique), au travers des crises politiques, tout comme le capitalisme lui-même, ont pris graduellement de l'importance au niveau international, s'étendant à la totalité planétaire.

De même, les crises internes liées au dopage, à la corruption, aux agressions sexuelles, à la violence récurrente des manifestations sportives, n'ont pas ralenti le processus de développement du mouvement olympique. La raison, peut-être, en est la vision du développement et du progrès que propose la pratique sportive au plus haut niveau que représentent les Jeux olympiques et sa devise « *Citius, Altius, Fortius* », devise du record, de l'excès et du risque, devise de la compétition perpétuelle, comme il pourrait exister un mouvement perpétuel, devise de la lutte de tous contre tous. Et c'est sans doute pour cela que, par delà les différentes formes de régimes politiques générées par le capitalisme — libéralisme, sociale-démocratie, communisme, fascisme italien, nazisme — le sport et son système idéologique et organisationnel majeur, le mouvement olympique, ont résisté aux crises du XX^e siècle. Car il est, mieux que les appareils idéologiques d'État (AIE) conceptualisés par Louis Althusser³, un appareil stratégique capitaliste (ASC), c'est-à-dire un appareil idéologique et dialectiquement répressif, l'un contenant l'autre et réciproquement.

¹ Pierre de Coubertin, « La Victoire de l'Olympisme », in *L'Idée olympique, discours et essais*, Stuttgart, Verlag Karl Hoffmann, 1967, p. 80 cité par Jean-Marie Brohm, *Le Mythe olympique*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1981, p. 15.

² Voir sur le sujet Jean-Marie Brohm, *1936, Jeux olympiques à Berlin*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1983.

³ Voir sur le sujet Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », in *Positions*, Paris, Éditions Sociales, 1976, pp. 77-125.

Du mouvement

Les dernières décennies ont été l'occasion de nombreuses réflexions sur l'accélération du temps, une accélération qui modifie, comme le notait Jean Fourastié⁴, le rapport de production, évidemment, mais également, de mon point de vue, l'observation, le questionnement et l'analyse potentiellement réalisable des phénomènes, des événements, du fait social total advenus. En 1963, Fourastié écrivait que « le progrès c'est donc l'accroissement de la vitesse avec laquelle l'homme domine les difficultés. Cette vitesse de l'action humaine peut s'exprimer par un mot commode : c'est la productivité ou le rendement »⁵. L'idée de progression contient en elle-même celle de domination, celle de vitesse également. En ce sens, et Fourastié l'a noté sans l'analyser totalement, la vitesse est plus qu'un rapport de productivité elle est également un rapport de modification des formes institutionnelles de domination. Paul Virilio, de son côté, remarque que « la vitesse traite la vision comme matière première ; avec l'accélération, voyager c'est comme filmer, produire moins des images que des traces mnémoniques nouvelles, invraisemblables, surnaturelles. Dans un tel contexte, la mort elle-même ne peut plus être ressentie comme mortelle, elle devient [...] un simple accident technique »⁶. Plus que la mort, c'est la vie elle-même qui peut devenir l'accident technique, ce qui semblerait démontrer combien elle est prise dans les rets de la réification. C'est aussi pour ces raisons que les altérations idéologiques, politiques, philosophiques, historiques sont analysées par le courant postmoderne comme la preuve de la disparition soit des idéologies, soit de l'homme⁷. Pourtant, nous pourrions imaginer que c'est le cadre idéologique, mouvant, altéré par lui-même et ses propres conséquences, dans une forme dialectique, qui propose aussi, car il est en tant que tel, l'accélération du temps, la productivité, le rendement. Ainsi ce qui est, au niveau économique, la marque de cette altération de l'humain de plus en plus rapide, pour une recherche de productivité croissante, c'est au travers du concept barbare de l'employabilité que nous le trouvons, au travers de ce que les institutions dominantes cherchent à mettre en exergue, c'est au travers de ce qui est immédiatement perceptible. La thèse sur la société du spectacle de Guy Debord⁸, mais également celles d'Horkheimer et Adorno sur la massification culturelle, rappellent ainsi partiellement, avec des postures opposées, la philosophie aristotélicienne qui perçoit dans un monde fini, visible, la forme aboutie d'une perfection, qui ne heurte jamais l'évidence⁹, et n'imagine pas l'être humain dans ses parties oubliées, délaissées, cachées, scotomisées. Car là où la philosophie aristotélicienne perçoit dans la finitude et l'évidence une perfection, Debord, Horkheimer, Adorno y perçoivent l'aliénation. Ainsi quand Debord écrit que « le spectacle constitue le *modèle* présent de la vie socialement dominante »¹⁰ ou que « le spectacle est l'idéologie par excellence, parce qu'il expose et manifeste dans sa plénitude l'essence de tout système idéologique : l'appauvrissement, l'asservissement et la négation de la vie réelle »¹¹, il affirme que le réel ne peut être compris dans la superficialité de l'événement, dans la perception d'un acte fini. Or le spectacle ne donne pas à voir le complexe et le radical de la réalité mais sa simplification extrême et superficielle. Ce qui caractérise le spectacle est également sa forme éphémère car pour que l'idéologie du spectacle soit pérenne, le spectacle doit se reproduire sous des

⁴ Jean Fourastié, *Le Grand espoir du XX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1963.

⁵ *Ibidem*, p. 33.

⁶ Paul Virilio, *Esthétique de la disparition*, Paris, Éditions Galilée, 1989, p. 67.

⁷ Voir évidemment sur le sujet Francis Fukuyama, *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992.

⁸ Voir entre autres sur le thème de la spectacularisation et de l'idéologie Guy Debord, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 ; Max Horkheimer, Theodor W. Adorno, *La Dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 1974 ; Herbert Marcuse, *La Dimension esthétique. Pour une critique de l'esthétique marxiste*, Paris, Éditions du Seuil, 1979 ; Siegfried Kracauer, *Les Employés*, Paris, Avinus, 2000 ; Peter Reichel, *La Fascination du nazisme*, Paris, Odile Jacob, 1997 ; Marc Perelman, *Le Stade barbare. La fureur du spectacle sportif*, Paris, Mille et une nuits, 1998 ; Patrick Vassort, *Football et politique. Sociologie historique d'une domination*, Paris, Les Éditions de la Passion, 2002 ; Nicolas Oblin, *Sport et esthétisme nazis*, Paris, L'Harmattan, 2002.

⁹ Voir sur le sujet Isabelle Queval, *S'accomplir ou se dépasser. Essai sur le sport contem-porain*, Paris, Gallimard, 2004.

¹⁰ Guy Debord, *La Société du spectacle, op. cit.*, p. 5.

¹¹ *Ibidem*, p. 164.

formes différentes altérées. C'est pour cela que la forme du spectacle fragilisé par le temps s'altère et ré-apparaît toujours autre, bien que mettant en scène la même idéologie. Horkheimer et Adorno ne démontrent pas autre chose lorsqu'ils écrivent que « la culture est une marchandise paradoxale. Elle est si totalement soumise à la loi de l'échange qu'elle n'est même plus échangée ; elle se fond si aveuglément dans la consommation qu'elle n'est plus consommable. C'est pourquoi elle se fond avec la publicité [...] qui sert de refuge à ceux qui organisent le système et le contrôlent »¹² car, et c'est ici une formidable intuition, la consommation des biens culturels n'a de sens que dans une production qui ne soit pas industrielle, c'est-à-dire qui ne saurait reposer sur la nécessaire éphémérisation de tout produit industriel. L'industrialisation des biens culturels repose alors sur deux vecteurs : vitesse de production et vitesse de lecture, de compréhension, d'appropriation de ces biens par les individus et les collectifs. Or l'accélération de la vitesse de production, de compréhension et d'appropriation des biens culturels repose également sur la nécessaire diminution de la complexité du sens du bien culturel. C'est à ce prix que le spectacle peut être le support de l'idéologie capitaliste.

Par ailleurs, et parallèlement aux réflexions menées sur l'accélération du temps et de ses conséquences sociétales en termes idéologiques, politiques, écono-miques et sociaux, la théorie althussérienne des « appareils idéologiques d'État » et des « appareils répressifs d'État »¹³, de son côté, n'a pas subi la moindre révision théorique. Autrement dit, face à une société qui subit et développe du mouvement, modifiant, restructurant les appareils idéologiques, les appareils répressifs, les cibles de ces appareils, les manières de produire et reproduire la force de travail, les moyens de production (l'ère du tertiaire modifie les formes même de la production et de reproduction de ces moyens), les appareils idéologiques d'État tels qu'ils sont théorisés par Althusser ne subissent pas d'apports ou d'altérations conceptuelles majeurs. Pourtant, dans le processus de production de biens et de services, la vitesse et son accélération¹⁴ sont au centre du projet capitaliste moderne. Ils forment même le projet dans le sens où cette vitesse est ce qui permet la productivité et, dans le même temps, l'idéologie. Si ce que dit Virilio est exact, la « production » de traces mnémoniques¹⁵ différenciées de par l'accélération des productions, des déplacements, des voyages, des apprentissages, est modifiée mais modifie également les identités politiques, les sensibilités, les constructions sociales et intellectuelles, les rapports à autrui, aux pouvoirs, aux différentes formes de répression, aux idéologies et aux appareils qui portent ces dernières dans des institutions dynamiques de reproduction idéologique.

La théorie althussérienne des appareils idéologiques et répressifs d'État s'inscrit dans une logique qui est encore la logique de l'État national en tant que lieu de la construction des identités et des idéologies, même si cette théorie peut être étendue à d'autres formes d'État. Marx n'imaginait d'ailleurs pas l'État autrement. Ainsi, pour lui, ce dernier changeait de forme avec les frontières et ce dernier ne se présente pas identiquement en Suisse, en Angleterre ou aux États-Unis¹⁶. Il est construit et se détermine selon des conditions historiques. Mais il est aussi conditionné par le mouvement politique. Ainsi écrit-il que « aux moments où l'État prend particulièrement conscience de lui-même, la vie politique cherche à étouffer ses conditions primordiales, la société bourgeoise et ses éléments, pour s'ériger en vie générique véritable et absolue de l'homme. Mais elle ne peut atteindre ce but qu'en se mettant en contradiction *violente* avec ses propres conditions d'existence... »¹⁷. Ces contradictions violentes avec « ses propres conditions

¹² Max Horkheimer, Theodor W. Adorno, *La Dialectique de la raison. Fragments philo-sophiques*, op. cit., pp. 170-171.

¹³ Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », in *Positions*, op. cit.

¹⁴ Voir sur le sujet Lothar Baier, *Pas le temps ! Traité sur l'accélération*, Arles, Actes Sud, 2002 ; Yves Dupont, « Accélération », in Yves Dupont (Sous la direction de), *Dictionnaire des risques*, Paris, Armand Colin, 2003.

¹⁵ Traces conscientes ou inconscientes ? Évidemment la force de l'idéologie et de l'appareil idéologique serait de créer les traces inconscientes qui forment les identités politiques, qui permettent les agissements impensés, intégrés. Nous retrouvons ici un peu des théories bourdieusiennes sur l'habitus.

¹⁶ Voir sur le sujet Karl Marx, *Critique des programmes socialistes de Gotha et d'Erfurt*, Spartacus, 1948.

¹⁷ Karl Marx, *La Question juive*, Saint-Amand, Union Générales d'Éditions, 1968, pp. 27-28.

d'existence » renvoient également à l'*acuité* ou l'*in acuité* des appareils d'État, qu'ils soient idéologiques ou répressifs, et des États eux-mêmes dans la société capitaliste dominante¹⁸.

Les appareils idéologiques d'État existent depuis que les États eux-mêmes existent. La prévalence de l'un ou de l'autre de ces appareils dépend, comme l'exprime Althusser (ses repères de ce point de vue sont surtout historiques et s'inscrivent plus sur la durée que sur les formes étatiques contemporaines), de la forme étatique (démocratie libérale, sociale-démocratie, autocratie, régime dictatorial ou militaire, fascisme, communisme, nazisme...), de son développement historique, de sa direction politique. Ainsi note-t-il que l'Église a été l'appareil idéologique d'État dominant avant que « l'appareil idéologique scolaire » ne soit à son tour « mis en position *dominante* dans les formations capitalistes mûres, à l'issue d'une violente lutte de classe politique et idéologique contre l'ancien appareil idéologique d'État dominant »¹⁹. Mais, aujourd'hui, la question peut se poser de la prévalence des appareils idéologiques d'État proposés par Althusser. Si nous regardons les appareils idéologiques religieux, scolaire (système public et privé), familial, juridique, politique (systèmes politiques, dont les différents partis), syndical, culturel (Lettres, Beaux-arts, sport), de l'information, nous nous apercevons que, classiquement, certains de ces appareils apparaissent comme étant en crise. Mais cette crise est une crise structurelle et définitive, car ces appareils n'arrivent plus à jouer leur jeu fonctionnel, l'idéologie dominante ne se réalisant plus en leur sein. En effet, si la philosophie postmoderne a raison sur un sujet, c'est sans doute sur celui de la disparition des grands « destins » collectifs en tant que désir collectif. La logique moderne, capitaliste, est une logique qui répond aux formes dialectiques de l'économie. L'économie capitaliste, bourgeoise, qui s'est développée sur les projets politiques des droits de l'homme et du citoyen a, dans le même temps, consacré le droit d'entreprendre, la propriété, en la valorisant et en valorisant le « travail » qui mène à celle-ci, la compétition, la productivité. Mais, pour que soit respectée cette philosophie de « respect » et de « sauvegarde » de l'individu entreprenant, il fallait que dans le même temps puisse s'ouvrir les frontières, c'est-à-dire que soit mis à mal, partiellement dans un premier temps et très relativement, le protectionnisme national, ce système créé par la bourgeoisie qui, désirant « maintenir la prépondérance des villes auxquelles elle était attachée, favorisait prioritairement la formation de centres rayonnant sur des territoires de moyenne dimension »²⁰. L'apparition concomitante de la Révolution industrielle et de la nécessité de créer des marchés provoque au sein des États-nations modernes l'émergence d'un conflit de type « bourgeois-prolétaires » qui ne doit pas déboucher sur une contestation internationaliste et ne peut être canalisé, jugulé, que par les appareils idéologiques et répressifs d'État. Cela ne signifie évidemment pas que ces derniers apparaissent à cette période²¹. Car, de fait, les appareils idéologiques d'État ont pour première mission de construire au travers de l'État-nation, du royaume, une identité commune susceptible d'asseoir une forme de pouvoir et de gouvernement, une forme politique de domination donc de « gestion » des conflits, des luttes, des désaccords, de la masse. Ils sont, dans ce rôle, complétés par les appareils répressifs. Le XIX^e siècle voit par exemple se développer, en Angleterre, de nombreuses casernes militaires proches des lieux de production des matières premières (essentiellement le charbon) ou des lieux de transformation (aciéries) qui doivent réprimer toutes les contestations ou manifestations de mécontentement. Le XIX^e et le XX^e siècle vont voir émerger dans les sociétés occidentales des appareils idéologiques liés à la structuration et au renforcement de l'idée de l'existence nationale. L'École, la famille, le travail, la Patrie (dans sa forme juridique, politique...) mettent en exergue les désirs de la classe bourgeoise dominante qui se bâtit autour de la rivalité entre les bourgeoisies nationales européennes et le colonialisme. Le meilleur analyseur de cette forme d'appareil idéologique pourrait sans doute être la Première Guerre mondiale, guerre particulièrement patriotique, alors

¹⁸ Voir sur le sujet Bertrand Badie et Pierre Birnbaum, *Sociologie de l'État*, Paris, Grasset, 1979.

¹⁹ Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », in *Positions*, *op. cit.*, p. 92.

²⁰ Bertrand Badie, *Le Développement politique*, Paris, Économica, 1984, p. 141.

²¹ Voir sur le sujet Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », in *Positions*, *op. cit.*

que « la République des Jules » touche à sa fin, ayant fait de l'École le centre de la formation idéologique et patriotique.

Les appareils idéologiques dépendent de l'histoire tout comme l'histoire peut dépendre de ces appareils. La philosophie capitaliste et bourgeoise qui mène à l'internationalisation des moyens de production et à la nécessaire reproduction de ces moyens a donc, ceci est pensable, dans le même temps, fragilisé les appareils idéologiques et répressifs d'État tels qu'Althusser les a définis et modifié le rôle de ceux-ci. Ainsi lorsque Althusser évoque la baisse d'influence idéologique de la religion en occident, il évoque sans aucun doute les religions classiquement pratiquées, particulièrement celles qui relèvent de la chrétienté. Néanmoins, il ne serait pas lucide de penser qu'aujourd'hui la religion musulmane ne joue pas ce rôle d'appareil idéologique dans de nombreuses régions du monde jusqu'en occident où celle-ci structure les discours politiques (insertion, liberté individuelle, respect de la République...), les politiques (signes ostentatoires, droit à la scolarisation...), certaines interventions militaires (guerre en Irak...).

Pourtant, voilà bien la difficulté, les appareils idéologiques d'État ont manifestement évolué, mais l'État lui-même apparaît-il toujours sous la même forme ? L'État-nation qui a servi de base théorique aux travaux d'Althusser est aujourd'hui malmené par la réalité économique, ce qui nous renvoie invariablement aux difficultés pour définir la notion d'État alors que s'internationalise le pouvoir économique et la décision politique. Plus que jamais l'État devient inconscient²² puisque, selon la belle formule de René Lourau, la politique imprime « une courbure [...] à nos perceptions, à nos sentiments, à nos réflexions, à nos rêves »²³.

Les ASC (appareils stratégiques capitalistes)

Le terme de mondialisation, celui de globalisation, s'énoncent telles des formules magiques qui permettent de comprendre, mettre en perspective ou faire accepter, le destin annoncé du monde comme étant « une fin de l'histoire » et des grands récits, la fin des idéologies²⁴. Cette sortie supposée du monde idéologique est sans doute ce qui peut paraître de plus idéologique²⁵. Althusser avait eu cette intuition lorsqu'il notait que « ce qui semble se passer ainsi en dehors de l'idéologie [...] se passe en réalité dans l'idéologie. [...] C'est pourquoi ceux qui sont dans l'idéologie se croient par définition en dehors de l'idéologie »²⁶. En dehors de l'apparente naïveté qui pourrait se dégager dans le fait de « croire » ou « ne pas croire » être dans l'idéologie, il semble que la disparition d'un monde bi-polaire, l'échec du communisme, et la victoire du capitalisme libéral aide à croire à la disparition des idéologies dans le sens où seule reste aujourd'hui l'idéologie dominante du libéralisme, soit un monde porteur d'un seul et unique projet : celui de la mise en compétition de l'ensemble des acteurs sociaux, de l'ensemble des institutions, dans une lutte généralisée de tous contre tous qui structure l'espace social, l'espace public, politique et économique, les formes de domination et de reproduction de cette domination. Les porte-parole de la disparition des idéologies sont également les porte-parole de l'idéologie dominante, des institutions dominantes et des projets de vie (sociale, politique, économique) dominants, ce qui n'a pas été étudié par Althusser. Car, et ceci est d'une grande importance, les appareils idéologiques d'État tels qu'Althusser les a définis ont rempli leur rôle qui était de mener la totalité sociétale à accepter que la contradiction de la modernité qui s'exprimait au travers de la lutte des classes soit résolue dans l'écrasement définitif des solidarités institutionnalisées,

²² Voir sur le sujet René Lourau, *L'État-inconscient*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1978.

²³ *Ibidem*, p. 17.

²⁴ Voir entre autres sur le sujet Patrick Vassort, « Mondialisation », in Yves Dupont, (Sous la direction de), *Dictionnaire des risques*, op. cit. ; Zygmunt Bauman, *Le Coût humain de la mondialisation*, Saint-Amand-Montrond, Hachette Littératures, 1999 ; Christian Ruby, *Le Champ de bataille post-moderne/néo-moderne*, Paris, L'Harmattan, 1990 ; Michel Freitag, *L'Oubli de la société. Pour une théorie critique de la postmodernité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002 ; Jürgen Habermas, *La Technique et la science comme « idéologie »*, Paris, Gallimard, 1973.

²⁵ Voir sur le sujet Patrick Vassort, « Modernité dégradante ou Postmodernité des gradés », in *Présentaine*, n° 5, (« Philosophie et postmodernité »), Montpellier, mai 1996, pp. 197-209.

²⁶ Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », in *Positions*, op. cit., p. 114.

réglementées. C'est sans doute pour cela que les partis politiques, les syndicats, les associations de métiers, ont perdu leur lustre et ce qui faisait leur pouvoir, en tant que regroupements des masses, pour trouver des finalités électoralistes.

Mais, et cela est sans doute facile de l'affirmer après-coup, la théorie althusérienne des appareils idéologiques et répressifs d'État n'est pas seulement inachevée, elle devient partiellement fautive car si les appareils idéologiques avaient chez Althusser pour finalité d'agréger pour produire et reproduire au risque de créer des conflits réprimés par les appareils de répression, je crois aujourd'hui que le conflit, la compétition, la lutte généralisée est l'idéologie et que l'appareil de répression est dans le même temps devenu appareil idéologique, ce qui dialectiquement nous renvoie à des appareils d'État en même temps plus fins et plus globaux. Ces appareils sont plus fins car ils ne visent plus à la formation première d'une identité restreinte (nationale par exemple) construite par les réalités historiques nationales pour un appareil de production bourgeois national, mais à la construction d'une non-identité universelle reposant sur une fautive conscience d'identité individuelle, locale ou régionale qui vise à la production ou la reproduction de l'appareil de production, non plus bourgeois (en tant que celui-ci est historiquement identifiable à des individus), mais capitaliste et international. Ceci signifie que l'identification du capital, son « appartenance à », s'opacifie, en même temps que se creusent les inégalités. Le capital n'appartient plus à X ou Y, il est celui d'un groupe réel factice, sans lieu d'existence délocalisé, sans lieu de production, il s'agit de titres, actions, obligations. Il n'est plus national, il est devenu transnational, mondial. D'ailleurs la mondialisation se caractérise principalement par l'internationalisation de l'économie qui repose de manière croissante sur des transactions financières purement spéculatives, de devise à devise, dont le volume atteint plus de 200 milliards d'euros (1 300 milliards de francs) par jour, soit un montant cinquante fois plus élevé que celui des échanges commerciaux²⁷. Cette non-identité repose sur la compétition généralisée qui, seule, transversalise la totalité des appareils. C'est pour cela que je nommerais ces *appareils stratégiques capitalistes (ASC)* car ils ont pour finalité, comme tous les appareils idéologiques, de massifier, d'unifier, mais contrairement aux appareils idéologiques d'État proposés par Althusser, ils ne se soucient plus des différenciations culturelles et historiques (comme l'école de la III^e République qui s'adapte aux réalités et aux projets politiques français), mais cherchent à s'imposer toujours et en tout lieu comme la réalité non-idéologique de la compétition en tant que celle-ci est la vie, la nature humaine universelle.

Les appareils stratégiques capitalistes sont nombreux et chacun d'entre eux mériterait une étude exhaustive en tant que tel. Ainsi la télévision, qui n'est plus un simple AIE, mais un véritable appareil stratégique transnational de structuration de l'idéologie capitaliste et de répression intellectuelle. Je pourrais également nommer l'armée qui n'est plus seulement un appareil de répression mais qui est devenue aussi et surtout un appareil idéologique. Ainsi l'armée américaine en Irak a été (le restera-t-elle ?) une force idéologique pour le gouvernement américain sur le plan intérieur mais également au niveau international. Il est même probable que sur cette armée et sur l'intervention en Irak se reconstruisent des champs idéologiques et d'alliances politiques inattendus. L'armée n'agit donc pas que pour réprimer (était-ce l'objectif premier en Irak ?) mais pour porter une idéologie et construire les formes politiques de par les mises en scènes idéologiques²⁸. Que cet appareil fonctionne à la violence, à l'extérieur des frontières, comme le note Althusser, ceci ne fait aucun doute mais, dans le même temps, cette armée agit comme n'importe quel appareil idéologique intérieur puissant. Encore faut-il mettre en place la bonne stratégie. Les appareils idéologiques et de répression se rejoignent donc ainsi et aussi car, comme le notaient Horkheimer et Adorno, s'est installée une forme apparemment plus souple d'auto-contrôle individualisé²⁹, résultat peut-être de l'action combinée des

²⁷ Voir sur le sujet Zygmunt Bauman, *Le Coût humain de la mondialisation*, op. cit.

²⁸ Voir sur le sujet Patrick Vassort, « Guerres et risques de guerres », in Yves Dupont (Sous la direction de), *Le Dictionnaire des risques*, Paris, Armand Colin, 2003.

²⁹ Voir sur ce thème du contrôle Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, *La Dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 1974, p. 131.

appareils idéologiques et de répression d'État. De ce point de vue et plus que jamais, l'État est, sans doute, devenu inconscient, hors frontières, hors organisation politique traditionnelle, forme renouvelée de gouvernement mondial sans bâtisses, sans organisations politiques citoyennes identifiées comme étant le centre institutionnel, sans élus. Les superstructures de type Banque mondiale, OCDE, la commission européenne, sont les appareils qui unissent ces doubles compétences de l'appareil idéologique et répressif et impulsent l'idéologie par toutes structures éducatives, professionnelles, sportives, culturelles, alimentaires, économiques, institutionnelles nationales et internationales. Or le centre névralgique de l'idéologie dominante, son principal vecteur, celui qui permet productions et reproductions de biens et services, de l'appareil de production (capitaux et main d'œuvre), de l'idéologie, c'est la mise en compétition de l'ensemble des agents et acteurs sociaux, de l'ensemble des institutions, l'organisation de la lutte de tous contre tous, l'universalisation de la mise en concurrence, la précarisation des acquis.

Le système scolaire et universitaire, aujourd'hui en pleine restructuration, se construit autour de cette idéologie de la compétition des savoirs, de la production et reproduction de l'appareil de production³⁰. Avant même de chercher à éduquer, à épanouir, le système scolaire et universitaire qui vise à l'uniformisation mondiale plus qu'à l'harmonisation des différentes institutions nationales, est entré dans la logique compétitive avec en son sein des notions de rendements (rapport coût/production), des mises en compétition institutionnelles. Dans ce cas précis également, l'idée de l'existence d'un appareil idéologique d'État n'est plus à l'ordre du jour. Car là où l'appareil idéologique d'État s'inscrivait également dans un processus historique, idéologique, « culturel » national différencié et différenciant — les systèmes scolaires allemand, français et péruvien, par exemple, étaient marqués par les histoires de chacune des communautés — les appareils stratégiques capitalistes visent à l'uniformité des institutions et des idéologies sans considérations de frontières, de cultures et d'histoires, sans considérations morales ou éthiques (contrairement aux AIE, puisque seul le résultat compte suite aux différentes formes de mises en compétition), c'est pour cela que les justifications morales ou éthiques sont de plus en plus évoquées car, dialectiquement, moins ces considérations sont présentes, plus elles deviennent idéologiquement centrales. En ce sens les ASC sont les transformations des AIE ou, plus précisément, les AIE sont des appareils de transitions qui mènent, selon la logique capitaliste, à l'élaboration d'appareils susceptibles (les ASC) de soutenir un capitalisme mondialisé, n'ayant pas d'autres objectifs ni finalités que la reproduction de moyens de productions eux-mêmes mondialisés.

ASC et olympisme

Le sport et, bien évidemment, le mouvement olympique, peuvent être considérés comme un appareil stratégique capitaliste pour plusieurs raisons.

L'olympisme repose sur un mythe qui n'est que trop rarement mis au jour. Il se propose d'être une forme non idéologique de formation des individus qui reposerait sur une forme idéalisée et démocratique de compétition³¹, praticable mondialement selon les mêmes formes, les mêmes règles sur tous les lieux. L'olympisme vise de la sorte à remplacer toute culture par une forme idéologique pointue : le culte de la performance. Nous pouvons ainsi rappeler que Pierre de Coubertin qui apparaît par ailleurs comme un humaniste et son « œuvre » qui s'apparente trop souvent à la paix dans le monde, ne correspondent ni l'un ni l'autre à la philosophie coubertinienne officialisée par le CIO. Nous pouvons ainsi nous rappeler que cet homme de bien était à la fin du XIX^e siècle un colonialiste convaincu avant de devenir un fervent admirateur d'Adolf Hitler. Ainsi déclare-t-il en 1936 dans le journal *L'Auto* : « L'idée olympique sacrifiée à la

³⁰ Voir sur le sujet Nicolas Oblin et Patrick Vassort, *Critique de l'Université. Traité contre une politique de l'anéantissement*, à paraître septembre 2004.

³¹ Les auteurs postmodernes se font les parfaits porte-voix de cette « propagande ». Voir entre autres Alain Ehrenberg, *Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

propagande ? C'est entièrement faux ! La grandiose réussite des Jeux de Berlin a magnifiquement servi l'idéal olympique »³².

L'olympisme vise au développement mondial de l'idéologie de la compétition. Ainsi Coubertin expliquait que l'olympisme devait être multiforme et déclarait : « On s'inquiète en France de ce que les Jeux de 1936 ont été éclairés par la force et la discipline hitlériennes. Comment pouvait-il en être autrement ? Il est éminemment souhaitable au contraire que les jeux entrent avec ce bonheur dans le vêtement que chaque peuple tisse pendant quatre ans à leur intention [...]. Les Jeux doivent épouser la vie du monde et non demeurer les prisonniers d'une réglementation parfaitement arbitraire »³³. Ceci explique la capacité d'adaptation de l'olympisme à toutes les formes capitalistes mondiales et dominantes, des plus libérales aux pires dictatures, et sa capacité idéologique à soutenir les nationalismes les plus meurtriers comme la mondialisation la plus abjecte, la plus mortifère. La compétition sportive n'a pas d'autres sens que le sens donné aux mouvements sportifs, compétitifs. Ainsi quel est le sens ou la finalité d'un crochet du gauche, d'un tacle, ou d'un tampon ? Si ce n'est de découvrir qui est le meilleur, qui court le plus vite, pisse le plus loin ? Si ce n'est d'inscrire les individus au sein de hiérarchies mondiales, objectives, et de modéliser ces formes de méritocratie dans le système mondial de production.

L'olympisme est porteur de la philosophie de la modernité capitaliste. « *Citius, Altius, Fortius* » est la devise de l'excès. Pour atteindre cette finalité sur-valorisée, tout peut devenir possible. Les institutions sportives, avec à leur tête l'institution olympique, ont activement participé et participent encore au dopage quasi généralisé des sportifs de haut niveau³⁴ (entraîneurs, médecins, préparateurs physiques, élus, sélectionneurs, ligues...) car le monde capitaliste, qui n'imagine pas la possible fin des potentialités humaines, ne désire pas voir s'inscrire des limites physiques au sein d'une société construite par et pour le spectacle et l'idéologie du « progrès » infini.

L'olympisme et le sport mondial sont porteurs d'une mesure objective de l'homme réifiant celui-ci, construisant l'homme-machine. En effet, chaque « performance » sportive a pour visée de connaître la capacité humaine au travers de la recherche des records³⁵. Ce sont les différenciations, l'altérité et les altérations qui disparaissent derrière la mesure objective de la pratique, de la performance. Le sport et l'olympisme offrent le modèle prégnant et dominant de l'organisation sociale et hiérarchique de la société. Chacun y conquiert les droits et la position hiérarchique qu'il « mérite ». Seul le résultat compte et donc, seul il établit ce qui est vrai et ce qui est juste. La compétition sportive et son modèle d'évaluation du travail et de la qualité humaine sont le parfait modèle pour le système capitaliste mondial.

L'olympisme et le sport mondial organisent et structurent le temps au travers des compétitions de plus en plus nombreuses, de plus en plus médiatisées, de plus en plus spectacularisées et présentes³⁶. Pas une semaine sans compétitions sportives retransmises télévisuellement. Le temps est rationalisé, quadrillé et l'augmentation du nombre de compétitions et du nombre de jours de compétition participe de l'accélération du temps, de la représentation de la production et de la productivité, du rendement généralisé. Par le sport et son organisation temporelle, le retour perpétuel saisonnier, il est possible de se représenter une production sans fin, sans arrêt, sans limites. Pourtant l'olympisme possède des temps forts. Il existait jusque dans les années 80 une année olympique tous les quatre ans. Désormais c'est tous les deux ans puisque les

³² Cité par Jean-Marie Brohm, *Le Mythe olympique*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1981, p. 429.

³³ *Ibidem*, p. 429.

³⁴ Voir sur le sujet les travaux de Jean-Pierre de Mondenard ; ainsi que Jean-Pierre Escriva et Patrick Vassort, « Addictions sportives, dopage et toxicomanie », in *La Cène. Revue Européenne de Toxicomanies et Addictions*, n° 3, (« La logique de l'abstinence »), septembre 2000.

³⁵ Voir sur le sujet Jean-Marie Brohm, *Sociologie politique du sport*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1992.

³⁶ Voir sur le sujet Patrick Vassort, *Football et politique. Sociologie historique d'une domination*, Paris, Les Éditions de la Passion, 2002.

Jeux d'hiver et d'été sont en alternance. Il s'agit d'une forme de l'accélération du temps et de l'intensification de la dépendance télévisuelle vis-à-vis de l'institution sportive.

L'olympisme et le sport mondial organisent et structurent l'espace public, détruisant et construisant de nouvelles formes d'espaces³⁷ monumentalisés, totalitaires, rationalisées et bétonnées, organisant les flux³⁸, les symboles, les espaces de vie et de non vie. L'olympisme s'attaque directement aux espaces publics et démocratiques en déplaçant les plus faibles, en les cachant aux yeux du monde³⁹. Rien ni personne n'échappe à l'organisation de l'espace olympique, ni la faune, ni la flore et évidemment pas les individus. L'espace est la racine de l'organisation spectaculaire de la production sportive. Pistes de bobsleigh, stades, patinoires, sautoirs, piscines, gymnases, toutes ces infrastructures dédiées à l'idéologie productiviste sportive et au mythe de l'excellence corporelle participent de la destruction de l'espace environnemental et construisent dans leur esthétisme bétonné et leur finalité de production sportive les représentations de l'homme compétitif et productif.

L'olympisme peut pénétrer, en tant qu'appareil stratégique capitaliste, la totalité des groupes nationaux, des groupes sociaux, ethniques et culturels du globe. L'olympisme fonctionne selon ses propres règles et règlements. Cette superstructure mondiale « impose » donc sa philosophie globale aux différentes formes culturelles existantes.

L'olympisme et le sport mondial organisent les formes modernes de production avec le non respect des contrats signés, la flexibilité, la mobilité outrancière des travailleurs sportifs, leur mise à disposition, la toute-puissance retrouvée des employeurs et des décideurs institutionnels.

L'olympisme et le sport mondial, comme tous les appareils stratégiques et idéologiques, construisent leur propre reproductibilité par les formes de cooptation, les réseaux d'entente, les amitiés mafieuses générées par l'ensemble des commissions, des conseils, des comités, des ligues et fédérations, sans soucis des frontières, des lois et du droit.

L'olympisme et le sport mondial en tant qu'appareil stratégique capitaliste portent un discours de fraternité, de santé, de respect, de joie et dans le même temps couvrent et développent des logiques mortifères, morbides, conflictuelles, compétitives, violentes, totalitaires, d'individus ou de groupes sociaux et politiques. C'est ici que se trouve la véritable fonction opiacée du sport.

L'olympisme lutte contre toutes les formes véritables de démocratie et de justice. De Coubertin aux Jeux de Pékin 2008, et sous couvert de liberté et de démocratie, l'olympisme aura fréquenté et légitimé le pire : machisme et anti-féminisme, nazisme et stalinisme, régimes militaires, racismes, expériences scientifiques sur les corps des sportives et des sportifs, comme au bon vieux temps du docteur Mengele, mais plus développées et plus fines afin d'accroître la productivité, écrasement des luttes démocratiques (Berlin 1936, Mexico 1968, Moscou 1980, Sydney 2000, Pékin 2008 entre autres...).

L'olympisme et le sport mondial participent de la destruction de toutes les pratiques corporelles et culturelles ludiques mondiales. Le sport olympique absorbe en effet les pratiques dites nouvelles et fait disparaître les pratiques dites traditionnelles. La production corporelle mondiale ne peut donc être que sportive, c'est-à-dire productiviste.

L'olympisme est le modèle anti-démocratique d'un monde méritocratique. Le Comité international olympique (CIO), de ce point de vue, est sans doute ce qui se fait de plus abject. Cette honorable institution fonctionne sur les mêmes modèles que ceux de la mafia. Or nous ne pouvons ignorer que cette dernière est

³⁷ Voir sur ce sujet Marc Perelman, *Le Stade barbare*, *op. cit.*

³⁸ Voir sur le sujet Patrick Vassort, *Football et politique. Sociologie historique d'une domination*, *op. cit.* ; Lewis Mumford, *La Cité à travers l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1984.

³⁹ Voir *infra*, Camille Dal et Ronan David, « Environnement et Jeux olympiques ».

considérée par Jean Ziegler comme « le stade suprême de l'essence même du mode de production capitaliste »⁴⁰. Selon Ziegler, l'efficacité des cartels du crime repose sur trois modes d'organisation distincts. Tout d'abord le cartel est « une organisation économique, financière de type capitaliste, structurée selon les mêmes paramètres de maximalisation du profit, de contrôle vertical et de productivité que n'importe quelle société multinationale industrielle, commerciale ou bancaire légale ordinaire. En même temps, le cartel est une hiérarchie militaire [...]. Le troisième mode d'organisation auquel fait appel le cartel criminel est la parenté clanique, la structure ethnique »⁴¹. Or le CIO est, comme toute organisation mafieuse, une organisation économique, financière de type capitaliste qui est structurée selon les paramètres de maximalisation du profit. La société ISL Worlwide, chargée de structurer le sponsoring mondial sportif, et qui a fait faillite, s'occupait jusqu'aux dernières olympiades de l'organisation financière des JO donc de la recherche du profit maximal. Les comptes de cette société n'étaient pas publiés permettant, puisque tel est le but de ces pratiques, de dissimuler certaines opérations comptables, celles qui servent par exemple au blanchiment d'argent⁴². De même, les contrats passés ne faisaient l'objet d'aucun appel d'offre, ils étaient « invariablement renouvelés. [...] Les concurrents ne perdent même pas leur temps à essayer de faire une offre »⁴³. En 1999, les affaires se sont gâtées pour cette société qui connaît d'importantes difficultés financières liées à des investissements hasardeux dans le tennis mais également dans « le football au Brésil et en Chine »⁴⁴, deux pays qui, à l'époque, n'étaient pas vraiment des démocraties et entâchés par des rapports avec les mafias locales⁴⁵. Le CIO est organisé autour des cooptations qui le structurent. En cela il peut ressembler à cette hiérarchie militaire puisque le droit public, en tant que tel, y est pratiquement suspendu. Ceci explique sans doute les personnalités douteuses qui y ont, jusqu'à ces dernières années, obtenu des responsabilités. Juan Antonio Samaranch longtemps président du CIO et qui était franquiste actif et Bob Hassan, homme d'affaire et ami de la famille du dictateur indonésien Suharto, qui participa à la déforestation d'une étendue grande comme l'Angleterre et le pays de Galles et à la disparition d'un demi-million d'hommes et de femmes, assassinés, torturés, affamés⁴⁶, sont les deux exemples les plus symptomatiques, mais ils sont nombreux au CIO à mériter la prison pour malversation, trafics d'influence, pots-de-vin, à être des hommes d'affaires troubles, des trafiquants et des mafieux, des conseillers ou des ministres de dictateurs⁴⁷. Ce qui signifie que le CIO relève également de la parenté clanique ou de la structure ethnique. Ce dernier point participe également d'une forme de répression.

Conclusion

Les appareils idéologiques ne sont jamais ce qu'ils semblent être. Pierre Bourdieu a parfaitement montré combien le système scolaire, qui officiellement permet aux enfants les plus démunis de la nation de réussir socialement, reproduit l'état de fait socioculturel, les strates et les couches sociales, les différentes classes⁴⁸. L'olympisme est un appareil idéologique mondial, qui doit être compris par tous, défendu par tous, modélisé par tous. Sous sa forme humaniste il développe toutes les caractéristiques des propagandes modernes sur la production, le mérite, l'acceptation du résultat, sur la loi du plus fort, celle du marché tout puissant. L'appareil stratégique capitaliste étend ainsi ses tentacules sur les lieux les moins accessibles du globe car c'est dans une apparente douceur politique que s'impose et s'articule la philosophie moderne du

⁴⁰ Jean Ziegler, *Les Seigneurs du crime. Les nouvelles mafias contre la démocratie*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 11.

⁴¹ *Ibidem*, pp. 21–22.

⁴² Voir sur ce sujet l'enquête de Denis Robert sur les hauts milieux financiers européens, *La Boîte noire*, Paris, Les Arènes, 2002.

⁴³ Vyv Simson et Andrew Jennings, *Main basse sur les J.O.*, Paris, Flammarion, 1992, p. 133.

⁴⁴ *La Tribune*, 23 avril 2001.

⁴⁵ Voir sur ce sujet Patrick Vassort, « Le cloaque mafieux du football mondial », in *Le Monde diplomatique*, juin 2002.

⁴⁶ Andrew Jennings, *La Face cachée des Jeux olympiques*, Paris, L'Archipel, 2000.

⁴⁷ Voir sur le sujet *ibidem*.

⁴⁸ Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1964.

progrès et de la compétition. Les perdants ne peuvent ainsi sous aucune forme trouver matière à valorisation puisque la compétition objective a donné son verdict. Ainsi l'olympisme lutte contre toute forme d'altérité, culturelle, idéologique, politique. Il est l'appareil stratégique idéal pour un capitalisme débridé, sans éthique, sans limite.

Patrick Vassort

*Maître de conférences en sociologie
à l'UFR STAPS de Caen*